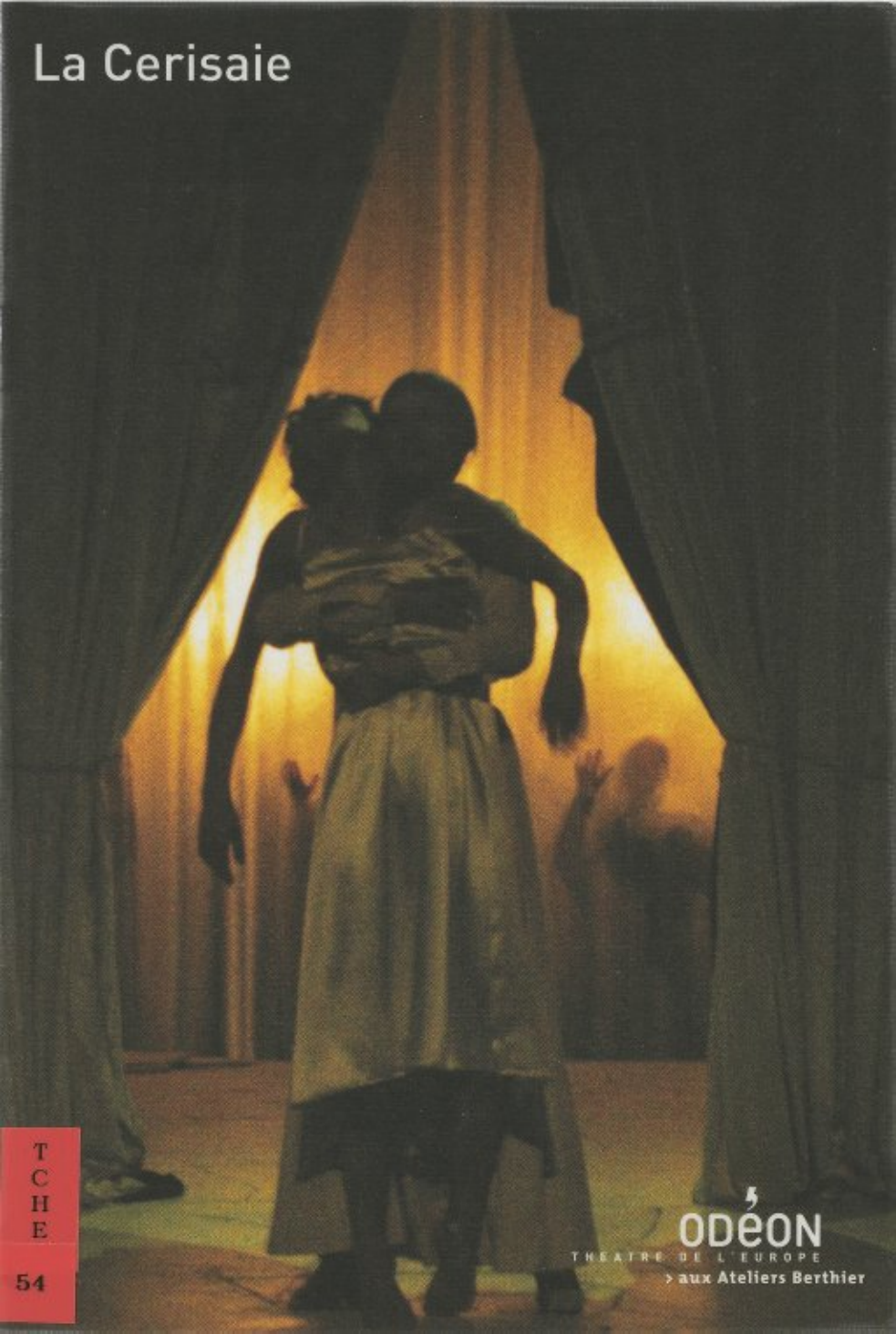


La Cerisaie



T
C
H
E

54

odeon

THEATRE DE L'EUROPE

> aux Ateliers Berthier

La Cerisaie

création

d'Anton Tchekhov

mise en scène Georges Lavaudant

traduction André Markowicz et Françoise Morvan
 décor et costumes Jean-Pierre Vergier
 assistante aux costumes Brigitte Tribouilloy
 lumières Georges Lavaudant
 son Jean-Louis Imbert
 conseiller musical Ami Flammer
 musique interprétée par Ami Flammer (violon) et le groupe Bratsch
 maquillages et perruques Sylvie Cailler
 assistante à la mise en scène Annie Perret

réalisation du décor Ateliers de l'Odéon-Théâtre de l'Europe, Ateliers Devineau
 réalisation des peintures Ateliers Devineau
 réalisation des costumes, sous la direction de Pierre Betoule et Laurianne Chenel,
 par Myriem Boucher, David Foussier, Séverine Garnier, Géraldine Ingremeau,
 Aurélie Monnier, Cost'art et Catherine Somers
 réalisation des automates Ateliers de l'Odéon et Coralie Leguevaque
 réalisation des coiffures Jocelyne Milazzo
 réalisation des perruques Ateliers Wigerama
 stagiaire à la mise en scène Cécile Perrot

et l'équipe technique de l'Odéon-Théâtre de l'Europe

PRODUCTION : Odéon-Théâtre de l'Europe

© Res Ribas (photos de répétitions)



avec

Gaev Gilles Arbona
Iacha Eric Berger
Douniacha Elise Berthelier
Le chef de gare Jean-Marie Boëglin
Epikhodov Hervé Briaux
Ania Laurence Cordier
Trofimov Olivier Cruveiller
Pichtchik Pascal Elso
Varia Aline Le Berre
Firs Philippe Morier-Genoud
Lioubov Sylvie Orcier
Lopakhine Patrick Pineau
Charlotta Marie Trystram
un passant Bernard Vergne

et Pascal Alforchin
 Bouzid Allam
 Fabrice Charles

REPRÉSENTATIONS : Odéon-Théâtre de l'Europe aux Ateliers Berthier, Grande Salle,
 du 23 janvier au 28 février 2004, du mardi au samedi à 20h,
 le dimanche à 15h (relâche le lundi).

DURÉE DU SPECTACLE : 2h40, sans entracte.

La traduction française de la pièce, ainsi que l'ouvrage de Georges Banu *Notre théâtre, la Cerisaie*, publiés aux éditions Actes Sud, sont en vente à la librairie du Théâtre.

Le bar des Ateliers Berthier vous propose chaque jour, 1h30 avant le début de la représentation et après la représentation, une carte de vins choisis et une restauration légère.



Pour les déficients visuels, des casques diffusant une description simultanée et un programme en braille ou en gros caractères sont fournis gratuitement lors des représentations des 1, 3, 13 et 22 février (dispositif réalisé en collaboration avec l'association Accès Culture).



Des casques amplificateurs destinés aux malentendants sont à votre disposition. Renseignez-vous auprès du personnel d'accueil.

L'espace d'accueil est fleuri par VALENTINE LEURISTE

Le personnel d'accueil est habillé par Agnès b.

... Je ne me sentais pas bien, à présent j'ai ressuscité, ma santé s'améliore, et si je ne travaille pas encore à l'heure actuelle comme je le devrais, c'est la faute au froid (il fait 11 degrés dans mon bureau), à la solitude et à la paresse, laquelle est née en 1859, c'est-à-dire un an avant moi. Néanmoins, je compte me mettre à la pièce après le 20 février, et l'avoir finie pour le 20 mars. Dans ma tête, elle est déjà toute prête. Elle s'appelle *La Cerisaie*, en quatre actes, au premier acte, on voit des cerisiers en fleurs par la fenêtre, un jardin entièrement blanc. Et des dames en robe blanche. Bref, Vichnevski va beaucoup rire – et, bien sûr, sans savoir pourquoi. Il neige...

Tchekhov : lettre à Stanislavski du 5 février 1903

(trad. A. Markowicz et F. Morvan, in *La Cerisaie*, Actes Sud, coll. Babel, 2002, p. 138)

Autour de *La Cerisaie*

> A partir du 15 janvier, au cinéma MK2 Hautefeuille, 8 films réunis autour de la thématique «Le lieu, le lien», avec : *Des jours et des nuits dans la forêt* (1970) de Satyajit Ray, *Le miroir* (1974) d'Andreï Tarkovski, *Quelques jours de la vie d'Oblovov* (1979) de Nikita Mikhal'kov, *Soleil trompeur* (1993) de Nikita Mikhal'kov, *Val Abraham* (1993) de Manoel de Oliveira, *The House* (1996) de Sharunas Bartas, *Le domaine* (*Mansion by the Lake*) (2002) de Lester-James Peries, *Le retour* (2003) d'Andreï Zviagintsev.

Séances à 11h (tarif : 5,10€). MK2 Hautefeuille, 7 rue Hautefeuille, 75006 Paris. Programmation complète : www.mk2.com.

> Samedi 31 janvier à 14h30 – Tchekhov, les cent ans de *La Cerisaie* (programme détaillé : voir page 13). Entrée libre – renseignements 01 44 85 40 68.

> Samedi 7 et samedi 14 février à 18h, au foyer de la Grande Salle – Mise en jeu autour de *La Cerisaie* : correspondances d'Anton Tchekhov avec Constantin Stanislavski et Olga Knipper par les comédiens de la troupe : Hervé Briaux, Philippe Morier-Genoud et Marie Trystram. Entrée libre – renseignements 01 44 85 40 33.

> Samedi 21 février à 18h, au foyer de la Grande Salle – Lecture de *Ma vie*, nouvelle extraite de *Duel et autres nouvelles* d'Anton Tchekhov (Editions Folio Classique) par Valérie Delbore de l'association Les Mots parleurs. Entrée libre – renseignements 01 44 85 40 33.

> Jeudi 19 février à 19h, à la Bibliothèque Ed. Rostand (11 rue Nicolas Chuquet – 75017 Paris) et samedi 28 février à 18h, au Cinéma des cinéastes (tarif : 8€ - entrée libre pour les abonnés, sur présentation de la carte. Réservation indispensable. Cinéma des cinéastes, 7 avenue de Clichy, 75017 Paris – Bar du Père Lathuille. Renseignements et réservation au 01 47 20 14 41), *Ma vie* d'Anton Tchekhov sera également lue par Valérie Delbore.

La Cerisaie

Monter *La Cerisaie*, pour un metteur en scène, est une des plus belles choses qui puissent vous arriver. Jour après jour, réplique après réplique, vous plongez dans un univers merveilleux. Entendre cette langue tchékhovienne aujourd'hui vous laisse pantois d'admiration. Humanité, humour, délicatesse, refus du pathos et des conventions, larmes retenues, douleur sans objet, mal de vivre, espoir, désespoir, chaque réplique est un poème. Il n'y a sans doute que Mozart pour s'approcher avec une telle exactitude de l'âme humaine.

De l'innocence au néant, de la chambre des enfants à la chambre mortuaire, *La Cerisaie* nous fait parcourir la destinée humaine, une destinée traversée de crises et de hasard où la rencontre amoureuse qui n'aura jamais lieu tient à «un thermomètre cassé». C'est déchirant, risible, léger et profondément injuste comme la vie – et tout est dans ce « comme ». Car Tchekhov est le contraire

d'un écrivain naturaliste. Nous ne sommes ni chez Maupassant, ni chez Tolstoï. De même que Proust nous mène directement à Joyce, Tchekhov nous guide vers Beckett. Mais cette écriture n'est pas encore rongée de l'intérieur. Le doute, le soupçon viendront plus tard.

« Ma pièce s'appelle *La Cerisaie*. Au premier acte, on voit des cerisiers en fleurs par la fenêtre, un jardin entièrement blanc et des dames en robe blanche. »

On peut ne pas suivre ces indications et on aura peut-être raison. Mais je n'ai pas eu le choix. Je n'ai jamais pu envisager ce spectacle autrement qu'aspiré par cette blancheur spectrale. D'une certaine manière, on ne peut pas regarder la cerisaie, elle est trop éblouissante. C'est cet éblouissement tout à la fois symbolique et réel qui n'a cessé de me hanter durant toutes les répétitions. A la fin, tout est consommé. Rideau.

Georges Lavaudant



Peintre du temps

[trois notes sur le réalisme tchékhovien dans *La Cerisaie*]

Vie. «Acte premier : la Cerisaie risque d'être vendue. Acte II : la Cerisaie va être vendue. Acte III : la Cerisaie est vendue. Acte IV : la Cerisaie a été vendue. Quant au reste, la vie.» C'est par cette boutade, dit-on, que Barrault résumait l'action du dernier chef-d'œuvre de Tchekhov, créé à Moscou en janvier 1904. Mais de quelle Cerisaie voulait-il parler, s'il est vrai qu'elle diffère pour chacun des protagonistes ? Qu'est-ce donc que la vente de la Cerisaie ?



Aux yeux de Lioubov, sa propre «vie» est incompréhensible sans la propriété où elle est née, où ses parents ont vécu, où son petit garçon s'est noyé. Mais à la Cerisaie, à la famille, à la terre natale, s'oppose l'appel de l'amant qui l'attend en France. A son point de vue, la boutade de Barrault pourrait donc se traduire ainsi : (I) Lioubov, déchirant les télégrammes de Paris, célèbre ses retrouvailles avec la Cerisaie ; (II) Lioubov, qui tue le temps en parcourant la Cerisaie, lit et conserve ses télégrammes avant de les déchirer ; (III) Lioubov garde toujours ses télégrammes sur elle, et donne une fête le jour même de la vente ; (IV) Lioubov, obéissant aux télégrammes, dit adieu à la Cerisaie et rentre à Paris. Pour Lopakhine, la Cerisaie est l'objet d'une spéculation possible, dont il offre l'idée à Lioubov dès son retour chez elle. Cette Cerisaie sauvée de la vente pour dettes grâce à son sens des affaires constitue son cadeau de bienvenue à une femme qu'il n'a pas revue depuis cinq ans, et dont la noble bonté le hante depuis le jour où elle essuya le sang qui coulait sur son visage d'enfant battu. Mais ce superbe cadeau est refusé. Lioubov et son frère Gaev ne peuvent supporter la condition que leur expose Lopakhine : abattre les arbres, raser les murs, traiter le vieux domaine comme un vulgaire terrain vague à partager en lotissements. Du point de vue du moujik parvenu, l'histoire de la Cerisaie se rythme donc ainsi : (I) la vente peut être évitée – il suffit de l'écouter. (II) La vente devient inévitable – mais que faire pour qu'on l'écoute ? (III) La vente a lieu – à son profit : pourquoi ne l'a-t-on pas écouté ? (IV) La vente impose ses conséquences fatales, car une fois investi, il faut que le capital rapporte : l'aménagement – c'est-à-dire la destruction – doit commencer.

«La vie» est donc inextricablement mêlée au destin de la Cerisaie. Pour Lioubov autant que pour Lopakhine, elle est le signe visible d'un songe :

le dernier reflet d'une jeunesse qui ne reviendra plus, mais dont elle laisse pourtant entrevoir, comme en un rêve qui se dissipe, l'impossible retour. Par delà son lourd «passé» qu'elle voudrait tant oublier, Lioubov y retrouve «une chambre qu'on appelle toujours la chambre des enfants» et croit apercevoir sa mère se promenant dans le jardin, blanche dans la blancheur des cerisiers. Lopakhine se souvient de celle qui la consola, lui le petit moujik de quinze ans, dans la cour de cette propriété où son père et son grand-père furent esclaves. Et dans ce ressurgissement du passé, dans cette rêverie d'un pays perdu qui a pour nom la Cerisaie, dont Lioubov et Lopakhine habitent chacun un versant, autre chose encore se devine silencieusement : la vie comme elle aurait pu être, un conte naïf et beau, une contrée réconciliée où la fille noble et le fils de serf se seraient vraiment entendus, et qu'ils auraient pu parcourir ensemble d'un pas égal. Mais une telle contrée n'existe pas, et la vente

inéluçtable de la Cerisaie ne fait que rendre cet autre monde à son néant. Lioubov et Lopakhine pouvaient-ils faire autrement ? Dans cette «comédie», la fatalité selon Tchekhov, pour être impalpable, n'est pas moins contraignante. Parmi les personnages qui se voient confrontés à la nécessité d'un choix, pas un qui ne choisisse – sans le dire, sans même peut-être le voir – de suivre la route où il s'était déjà engagé. Lioubov était-elle donc femme à lotir sa chère Cerisaie ? Mais elle est incapable d'en sacrifier la gloire, pas plus qu'elle ne peut résister à l'appel de Paris. En elle et par elle, déchéance et beauté confondent leurs destins. Quant à Lopakhine, il ne peut pas ne pas se porter acquéreur de la Cerisaie, tout en sachant qu'il se condamne alors à la détruire et à rompre le lien secret qui le rattache à sa vraie souveraine. Il la rachète pour que nul autre ne la possède, mais du même coup, en lui et par lui, violence et douceur, perte et possession ne se laissent plus distinguer.



Musique. Il n'y a pas un seul monologue dans *La Cerisaie*. Mais les soliloques publics (pour donner un nom à un régime de parole tout à fait paradoxal) y sont nombreux. Dès sa troisième réplique, par exemple, quand Lopakhine évoque son souvenir d'enfance en présence de Douniacha, sa tirade a tous les caractères d'un aparté, à ceci près que Tchekhov n'a pas jugé bon de le préciser par une didascalie.

Si Tchekhov fait surgir ces sautes de langue si tôt dans la pièce, comme on fait sonner un diapason, c'est qu'elles sont constitutives de sa tonalité. De telles irrptions de la singularité intime sont en effet un trait assez caractéristique pour permettre de classer les

personnages en deux groupes : ceux qui y sont sujets et les autres. Parmi les premiers, outre Lopakhine, figurent Ania et sans doute Varia, mais aussi Firs et Charlotta. Parmi les seconds, les exemples les plus nets sont fournis par deux personnages que tout oppose par ailleurs : Gaev et Icha. Peut-être cela s'explique-t-il par le fait que ce type de réplique est le plus souvent lié à l'expression d'un désir ou d'une histoire. Or Icha est une figure trop creuse ou trop aliénée pour atteindre au dévoilement véridique d'une intériorité. Quant à Gaev, Tchekhov ne l'a doté que d'un certain penchant pour la célébration solennelle, qui lui tient lieu de lyrisme. Mais à bien y réfléchir, la



superficialité de sa langue, comme de son être entier, ne font qu'ajouter à son mystère : à l'exception de Charlotta, aucun autre personnage ne traverse la pièce en nous laissant aussi ignorants du sens qu'il entend donner à son existence, au point que ce silence même finit par en devenir significatif (peut-être qu'une part de Gaev, échappant à la puérilité à laquelle on le réduit souvent, reste profondément enfouie et comme interdite – en quoi il ne transgresserait pas moins l'ordre bourgeois que ne le fait sa sœur : à elle le scandale parisien, à lui la vie secrète sur place).

L'écriture de Tchekhov multiplie les correspondances discrètes d'un personnage, d'une qualité ou d'un moment à l'autre. – Entre personnages : le réseau global repose sur des oppositions tantôt ponctuelles (Lopakhine le travailleur / Trofimov l'étudiant), tantôt générales (le monde des valets / le monde des maîtres). Tchekhov veille toutefois à introduire des nuances. Le statut de Varia est à cet égard tout à fait central : elle est et n'est pas de la famille ; elle est et n'est pas une domestique ; elle est et n'est pas à marier. On pourrait en dire autant de Trofimov, ex-précepteur désormais sans emploi, que Lioubov aime, dit-elle, comme s'il était de sa propre famille. – Entre qualités : la gamme des âges s'étend de 17 à 87 ans, d'Ania à Firs. Là encore, Tchekhov

brouille les pistes : Varia est une vieille-jeune, et Trofimov, un jeune-vieux. – Entre moments, aussi : on a souvent noté que toute l'action de *La Cerisaie* s'inscrit entre deux sommeils, celui de Lopakhine qui se réveille, celui de Firs qui s'endort. De l'un à l'autre : sollicitude, malentendus, ratages – et en définitive, au bout de tout cela, la solitude et peut-être la mort.

Peut-être seulement. Car *La Cerisaie* est une « comédie » où l'irrévocable, bien que toujours tout proche, ne rôde qu'en hors-champ, déjà passé ou suggéré. D'ailleurs, la pièce ne s'achève pas sur les derniers mots de Firs, mais sur le retour d'un son étrange, sur la nature duquel les personnages s'interrogent à l'acte II, peu après le passage d'Epikhodov et de sa guitare. Or Tchekhov décrit ce son final en reprenant mot pour mot les termes qu'il avait employés plus haut : il s'agit du « bruit d'une corde cassée, mourant, triste ». Ce « bruit » est-il le signe de la présence d'Epikhodov dans les parages, une façon discrète de laisser entendre (sans l'affirmer, sans appuyer) que le vieux Firs n'est pas aussi seul qu'il le semble ?

Rêve. Firs meurt-il, est-il seul ? Tchekhov laisse à chaque spectateur le soin de compléter soi-même le tableau. Ceux qui le voient mourir auront été sensibles au lien entre Firs et la

Cerisaie : (I) le retour de sa maîtresse lui rend un peu de vitalité ; (II) alors que la vente approche, le vieux serviteur déplore la disparition de l'ordre ancien ; (III) le jour de la vente, son état inspire de l'inquiétude ; (IV) alors que les premiers coups de hache résonnent, son agonie semble commencer. Ce genre de détails justifie qu'on ait si souvent souligné l'influence du symbolisme sur la dernière manière de Tchekhov. Mais si symbolisme il y a, ses procédés ne sont qu'un des moyens concourant à la construction du « réel » tchékhovien, à



ce réalisme flottant, semi-onirique – comme estompé, ou décollé de lui-même – qui explique sans doute que son art ait si souvent été comparé à celui des peintres d'Extrême-Orient. Voyez quels signes ténus, décadrés, Tchekhov dispose dans son texte. Le parfum, par exemple. Qu'il soit de patchouli, de basse-cour, de cigare, de hareng, il est d'abord un marqueur social : c'est presque toujours Gaev qui le flaire, dénonçant ainsi son dégoût des corps vulgaires qui laissent de tels effluves dans leur sillage. Mais le parfum est aussi un indice incertain, à peine local – une forme de présence aux contours vacillants, sans début ni fin. – Autre exemple : les sons. Bouffées de

musique, à peine audibles, du « célèbre orchestre juif », heurts intermittents des cognées sur les troncs des cerisiers, rumeurs dans les pièces voisines d'une arrivée ou d'un départ, en venant mourir sur la scène, ils l'enracinent dans un arrière-fond tout en ouvrant, entre le proche et le distant, une sorte de profondeur maigre – sensible, mais réduite à quelques traits. – Considérez enfin la façon dont Tchekhov efface les contours de certaines paroles. Tantôt elles se dissipent comme des brumes (les marmonnements de Firs), tantôt elles affleurent, de ci - de là, en nappes de rumeur (est-il vrai que les domestiques ne sont nourris que de pois cassés, ou Varia est-elle calomniée ? Qui donc a dit le premier qu'elle était quasiment fiancée à Lopakhine, alors qu'eux-mêmes ne s'en seront jamais parlé ? Et quand Iacha prétend avoir demandé qu'on s'occupe de Firs, n'est-ce qu'un mensonge ?). D'un côté, des propos que tous connaissent et partagent, mais sans origine assignable ; de l'autre, un langage compris du seul être qui le profère, tout près de se réduire à un pur filet de voix remontant à sa source. Entre ces deux pôles, la parole tchékhovienne s'étend sur un espace aux confins duquel son sujet échappe à lui-même (vers l'inconscient ou vers l'impersonnel).

Est-ce donc un hasard si Tchekhov qualifie de « mourant » le bruit mystérieux qu'il fait résonner par deux fois ? Un « son mourant » est une intensité sensible qui décroît continûment jusqu'à devenir imperceptible – une forme de présence évanouissante, qui aussitôt manifestée commence à se dissiper dans le milieu qui l'environne. On pourrait en dire autant de la Cerisaie tout entière : une collection de personnes qui à peine réunies entreprennent de se disperser, chacune suivant sa propre pente (mouvement qui est d'ailleurs particulièrement net dans la version primitive de l'acte II, qui va d'un coucher

de soleil à un lever de lune et s'achève dans un extraordinaire *decrescendo* nocturne débouchant sur le silence).

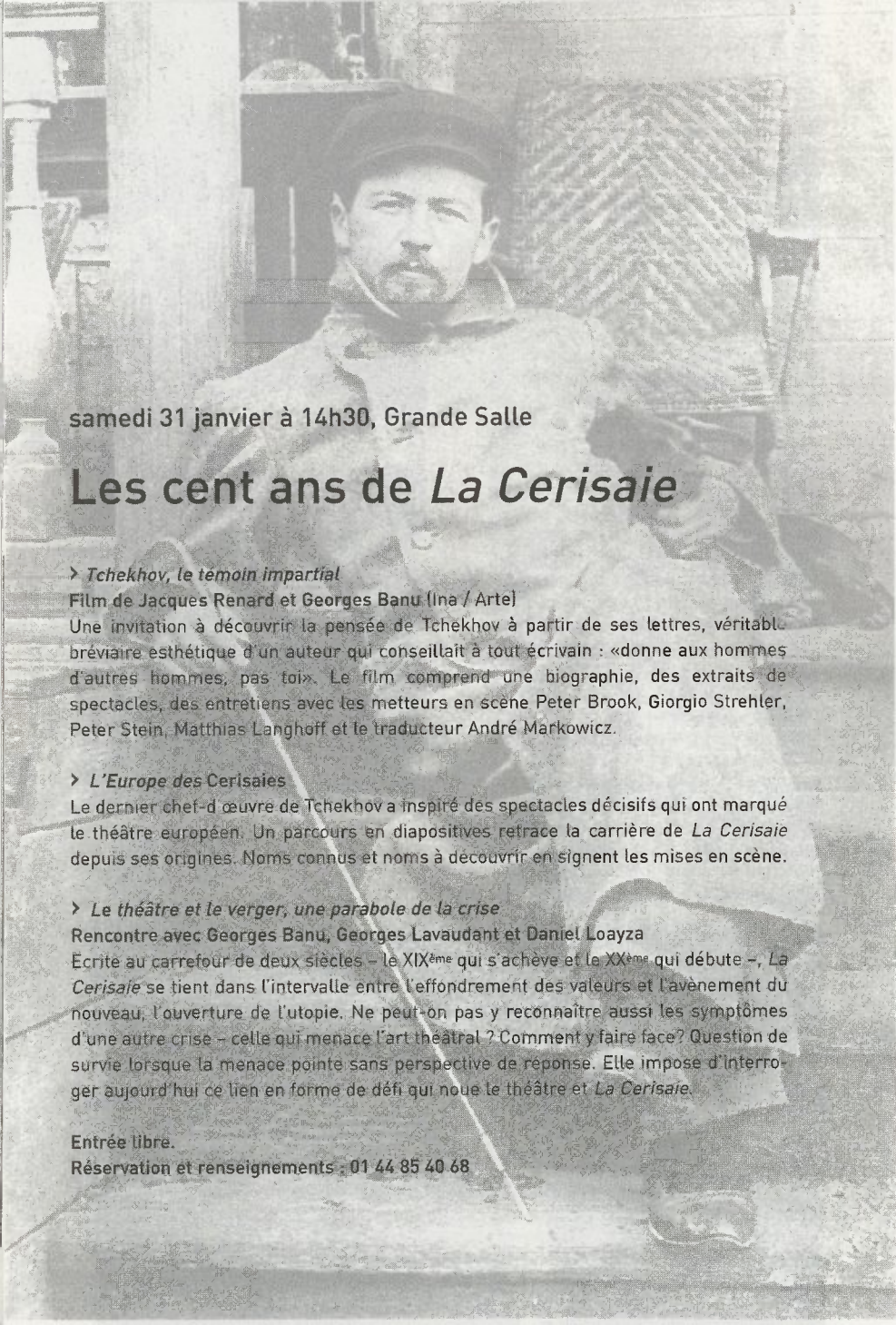
Oui, ce monde est flottant, crépusculaire, vacillant dans l'intervalle d'incertitude qui sépare une époque disparue et les temps encore à venir – intervalle que Tchekhov fixe, comme le notait Strehler, à l'échelle des individus (La Cerisaie résume une crise aussi décisive que discrète dans les existences de presque tous les personnages – cela explique qu'on ait pu écrire que chacun d'entre eux en constituait un centre possible), mais aussi sur les plans historique (il suffit de mesurer l'écart entre « le séculaire Firs », qui vécut avant l'abolition du servage, et la foi de Trofimov en un avenir radieux) ou « métaphysique » [Tchekhov a profondément médité sur l'ennui comme catégorie fondamentale de l'existence]. Et si Tchekhov est un si grand homme de théâtre, peut-être le doit-il à ce fait concret d'écriture : le « métaphysique » et le quotidien, loin d'être séparables ou simplement emboîtés, s'enchâssent et se succèdent l'un l'autre – comme ces conversations ordinaires que la sincérité déchire soudain, où vérité et banalité, parfois indiscernables, sont comme des types de coupes distincts au sein d'un même flux, des points de vue sur un même matériau vital. Le présent tchékhovien est d'autant plus intense, dans sa trom-



peuse apparence de vacuité, qu'il se détache sur fond de telles ruines (intimes, minuscules) ; et sa beauté propre, « promesse de bonheur », réussit ce tour de force qui n'appartient qu'à elle : comme la Cerisaie, perdue dès que possédée, n'être jamais mieux reconnue qu'en nous dérobant son visage.

Daniel Loayza
17 janvier 2004





samedi 31 janvier à 14h30, Grande Salle

Les cent ans de *La Cerisaie*

> *Tchekhov, le témoin impartial*

Film de Jacques Renard et Georges Banu (Ina / Arte)

Une invitation à découvrir la pensée de Tchekhov à partir de ses lettres, véritable bréviaire esthétique d'un auteur qui conseillait à tout écrivain : « donne aux hommes d'autres hommes, pas toi ». Le film comprend une biographie, des extraits de spectacles, des entretiens avec les metteurs en scène Peter Brook, Giorgio Strehler, Peter Stein, Matthias Langhoff et le traducteur André Markowicz.

> *L'Europe des Cerisaies*

Le dernier chef-d'œuvre de Tchekhov a inspiré des spectacles décisifs qui ont marqué le théâtre européen. Un parcours en diapositives retrace la carrière de *La Cerisaie* depuis ses origines. Noms connus et noms à découvrir en signent les mises en scène.

> *Le théâtre et le verger, une parabole de la crise*

Rencontre avec Georges Banu, Georges Lavaudant et Daniel Loayza

Écrite au carrefour de deux siècles – le XIX^{ème} qui s'achève et le XX^{ème} qui débute –, *La Cerisaie* se tient dans l'intervalle entre l'effondrement des valeurs et l'avènement du nouveau, l'ouverture de l'utopie. Ne peut-on pas y reconnaître aussi les symptômes d'une autre crise – celle qui menace l'art théâtral ? Comment y faire face ? Question de survie lorsque la menace pointe sans perspective de réponse. Elle impose d'interroger aujourd'hui ce lien en forme de défi qui noue le théâtre et *La Cerisaie*.

Entrée libre.

Réservation et renseignements : 01 44 85 40 68

L'actualité

DE L'ODÉON-THÉÂTRE DE L'EUROPE

> aux Ateliers Berthier

> PETITE SALLE

6 FÉV. > 17 MARS 04

Derniers remords avant l'oubli

de Jean-Luc Lagarce
mise en scène Jean-Pierre Vincent

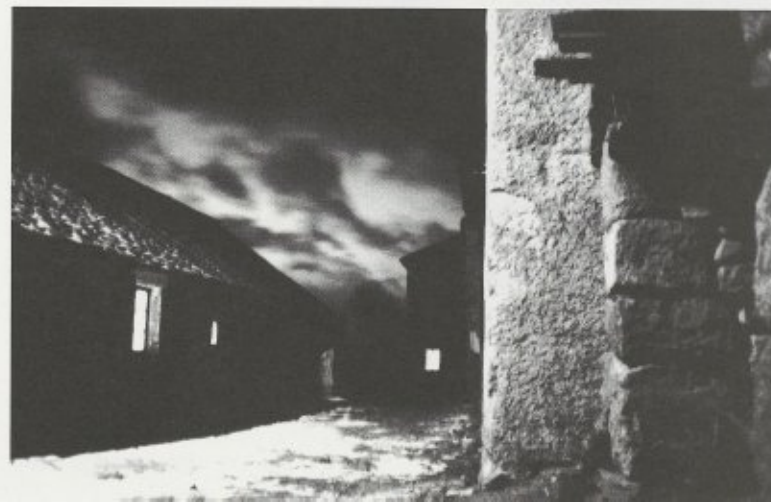
avec Hélène Alexandridis,
Anne Benoît, Patrick Catalifo,
Gilles David, Caroline Piette,
Gérard Watkins

production : Studio Libre,
Odéon-Théâtre de l'Europe

C'est un dimanche à la campagne. Dans cette maison achetée en commun pour presque rien, trois jeunes gens ont vécu une troublante aventure. Un des garçons et la fille sont partis, ont « refait leur vie ». Ce dimanche-là, ils reviennent avec conjoints et enfant auprès de celui qui est resté là, pour discuter de la vente de la maison. Mais on ne revient pas sur ses pas sans marcher sur son ombre...

C'est là qu'intervient la grâce cruelle de Jean-Luc Lagarce, son humour amical mais implacable qui passe au peigne fin les cris et chuchotements de cette génération à la croisée des temps.

Du mardi au samedi à 20h, le dimanche à 15h (relâche le lundi)



prochainement

> GRANDE SALLE

SAMEDI 13 MARS 04 À 14H

Vies minuscules

de Pierre Michon

Lecture en présence de l'auteur

Pour lire ce magnifique roman, huit grands acteurs se succéderont sur la scène des Ateliers Berthier : Gilles David, Jean-Marie Frin, Alain Libolt, André Marcon, François Marthouret, Thibaut de Montalembert, Hugues Quester et Aurélien Recoing.

31 MARS > 10 AVRIL 04

Othello (en anglais, surtitré)

de William Shakespeare
mise en scène Declan Donnellan

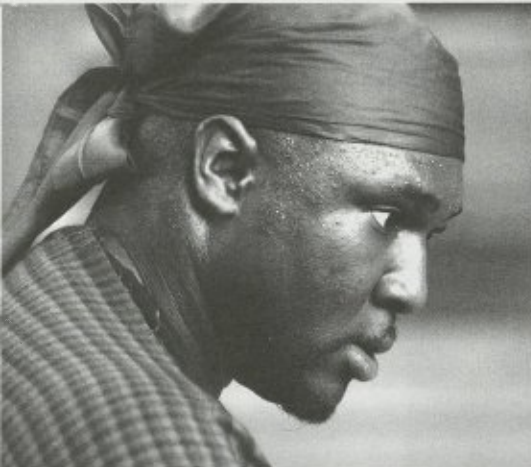
avec Nonso Anozie, Matthew Douglas,
Lawrence Fox, David Hobbs,
Ryan Kiggell, Caroline Martin
(distribution en cours)

production : Cheek by Jowl, Théâtre du Nord (Théâtre National Lille - Tourcoing, Région Nord-Pas-de-Calais), avec la participation de Lille 2004, capitale européenne de la Culture

Le théâtre de Declan Donnellan est profondément un théâtre de voyageur. Il est fait de mouvement, de grands espaces, de netteté et d'amour des rencontres.

Declan Donnellan a non seulement monté une dizaine de Shakespeare qu'il a présentés dans le monde entier, mais travaillé à dégager, sous la forme la plus ramassée, le noyau d'énergie qui doit délivrer ses comédiens de toute abstraction, de tout cliché. Pour sa nouvelle mise en scène d'*Othello*, Donnellan, qui l'a déjà monté en 1982, ne partira pas de la jalousie de son protagoniste, mais peut-être, plus subtilement, de sa peur : quelle fêlure secrète cache-t-il en lui-même pour se briser avec cette brusque sauvagerie ?

Du mardi au samedi à 20h, le dimanche à 15h (relâche le lundi)



agnes b.
PARIS



www.agnesb.com

27 sept. > 5 oct. 03 (grande salle)

Le Maître et Marguerite (en polonais, surtitré)
de MIKHAIL BOULGAKOV / mise en scène KRYSZTOF LUPA

2 > 26 oct. 03 (petite salle)

Le Dépeupleur
de SAMUEL BECKETT / par SERGE MERLIN

18 > 31 oct. 03 (grande salle)

P.#06 Paris
Tragedia endogonidia - VI Episode
de ROMEO CASTELLUCCI / SOCIETAS RAFFAELLO SANZIO

6 > 29 nov. 03 (petite salle)

Oh les beaux jours
de SAMUEL BECKETT / mise en scène ARTHUR NAUZYCIEL

7 et 8 nov. 03 (grande salle)

...Via Kaboul
musiques d'Asie centrale sans frontières

21 nov. > 20 déc. 03 (grande salle)

Le Jugement dernier
d'ODON VON HORVATH / mise en scène ANDRÉ ENGEL

23 janv. > 28 fév. 04 (grande salle)

La Cerisaie
d'ANTON TCHEKHOV / mise en scène GEORGES LAVAUDANT

6 fév. > 17 mars 04 (petite salle)

Derniers remords avant l'oubli
de JEAN-LUC LAGARCE / mise en scène JEAN-PIERRE VINCENT

13 mars 04 (grande salle)

Vies minuscules
de PIERRE MICHON (lecture en présence de l'auteur)

31 mars > 10 avril 04 (grande salle)

Othello (en anglais, surtitré)
de WILLIAM SHAKESPEARE / mise en scène DECLAN DONNELLAN

14 mai > 12 juin 04 (grande salle)

Antigone
de SOPHOCLE / mise en scène JACQUES NICHT

01 44 85 40 40 - www.theatre-odeon.fr

8 Bd Berthier - 75017 Paris - M° et RER Porte de Clichy